

Cahier du sud n° 137, janvier 1932, p. 59-60.

<https://www.retronews.fr/journal/les-cahiers-du-sud/1-janvier-1932/717/2323447/86?from=%2Fsearch%2F%23allTerms%3D%2522maurice%2520henry%2522%26sort%3Ddate-asc%26publishedBounds%3Dfrom%26indexedBounds%3Dfrom%26ffPublicationsOr%25B0%25D%3DLes%2520Cahiers%2520du%2520Sud%26page%3D1%26searchIn%3Darticle%26total%3D14&index=8>

Chroniques

POÉSIE

Le Théâtre des Nuits blanches, par Pierre Unik (éditions Surréalistes).

La poésie sans calculs, sans rubans, la poésie dégagée de toute mode, de tout catalogue, vivante comme les implacables battements du cœur, et fuyante comme le paysage de la chambre de l'homme qui va dormir, la poésie qui semblait perdue, Pierre Unik nous la livre, palpitante, dans un petit recueil *Le Théâtre des Nuits blanches*. Poésie surréaliste, certes, mais il y avait longtemps que l'on n'avait entendu cet accent multiple et innommable que l'on n'avait vu ce monde des métamorphoses, du tendre au cruel, que l'on n'avait senti cette morsure qui ensanglante un baiser. Il fallait un certain courage pour oser, en cette époque d'accablement, offrir aux esprits la cette poésie du délire qu'ils croyaient oubliée.

Poèmes des tourments de l'amour, des mirages de la chair et des yeux, la trace crépitante et lumineuse du diamant les traverse, comme celle des patineurs sur la glace. Métamorphoses, oui — sans cesse un mot lointain mais inévitable vient se substituer à celui qu'on attendait, pour changer le cours du temps — mais les issues sont fermées à la brume : chaque mot est doué d'un poids précis d'images, et tombe comme une bille de plomb :

*... des wagons remplis de viande
de jouets de fleurs pétrifiées,
de serpents de vêtements féminins
de pavés d'éponges d'os
de lettres à moitié brûlées... mais vivantes
de voilettes... de sang...de cœurs d'oiseaux
de poussière... de cheveux... d'argent.*

J'aime sentir contre mes dents ces mots durs comme le choc des dents d'une femme, polis et pleins d'un monde. La ponctuation même, ces espaces blancs, ces fossés de lait, ces vers courts et sonores, contribuent à maintenir cette délicate rudesse. *Le Théâtre des Nuits Blanches* a levé son rideau ; c'est le vol incessant des éphémères autour de l'insomnie d'une femme. C'est le poème *Des Egaux*, où flottent, dans l'horrible lumière du tribunal, les abîmes sélénites, les grammaires abyssales, les globes phosphorescents, les régiments d'épaves diurnes, toute une rivière de bijoux, que l'on retrouve d'ailleurs dans *la corde pour ne pas se pendre* ; c'est l'obscurité obsédante du domaine d'Inconnue, où retentit le roulement noir des tambours voilés de crêpe ; c'est la *Valse triste* du volcan

plus sexuelle et déchirante et fausse

*que le parfum d'un mouchoir de dentelle
abandonné par une mère belle et jeune
non sans perversité sur le cercueil de son enfant.*

C'est enfin *le Sommeil du Juste* le plus émouvant poème du recueil, hanté de paysages étrangers à travers lesquels cependant on ne perd pas conscience que *la femme et moi dormons dans un lit de sangle.*

Ce lit, est-ce un radeau, est-ce une meule, est-ce un tapis, cette chambre, est-ce une chambre, est-ce une carrière abandonnée ? Tour à tour à l'intérieur et à l'extérieur de cet univers, tour à tour dans ce lit et courant dans une pièce horrible, le poète nous prend à témoins du désarroi où l'amour le plonge, cet amour que le sommeil ne rend que plus fascinant, ce sommeil dans un lit de sangle

*Où gémit une femme
à la poitrine nue
entre les seins
des gouttes de sang
des nervures de feuilles
les dents d'une petite fille morte*

Maurice Henry